

## POÉSIE ININTERROMPUE

Gilbert Lely

Diffusé le 30/05/1976

**BN :** Gilbert Lely, vous avez publié une *Vie du Marquis de Sade* et, en un volume, vos œuvres poétiques, chez Jean-Jacques Pauvert. Il y a des interférences entre ces deux livres, interférences qui ne sont ni de l'ordre de la citation ni de l'anecdote : on dirait que, réciproquement, ils s'ancrent l'un l'autre – et qu'on entende ici le jeu de mots. Mais ce qui peut-être arrête le plus vivement le lecteur dans cette relation tendue c'est qu'on perçoit qu'elle communique aussi avec vous. En chacun de vos textes, on sent ainsi quelque chose d'éphémère que le texte a justement pour rôle de saisir mais la transmutation dont il a la charge ne consiste pas, comme d'ordinaire, à transformer en durée ce qui ne l'est pas, elle consiste à changer l'instant en lui-même, en sa vibrante et poignante instantanéité. Dans la préface à la *Vie de Sade*, vous vous déclarez « idolâtre de l'heure, et du nom, et du lieu, toujours imbu du respect sacré de la plus chétive circonstance parce qu'elle a été vécue. » Vos œuvres poétiques ne retiennent cependant que quelques-unes de vos circonstances. Est-ce parce que votre langue, pour les écrire, s'est faite d'une telle précision, d'une telle justesse discrète que le temps a manqué ou bien parce que vous privilégiez des instants révélateurs ? En un mot, où l'écriture, la poésie a-t-elle son origine ?

**GL :** Son origine chez moi ou son origine en général ?

**Non, chez vous puisqu'elle passe à travers vous...**

Eh bien, on peut dire qu'elle a chez moi cette origine : je veux à toutes forces que ce qui a été demeure. Je me révolte contre la mort, contre la

disparition et je veux employer toutes les ressources du langage à sauver de la mort les choses et les gens, surtout les gens que j'ai aimés.

(extrait musical)

(lecture)

Je ne devais pas, en principe, écrire un ouvrage appartenant au genre historique mais faisant la *Vie de Sade*, j'ai fait une opération d'ordre poétique, si la poésie telle que je l'entends est de sauver de la mort. En effet, la vie de Sade était peu connue, on ne connaissait environ qu'un dixième des événements qui ont constitué cette vie. J'ai pu, au prix de grands efforts, reconstituer les neuf dixièmes de la vie de Sade donc je l'ai sauvé de la mort et ainsi, j'ai fait œuvre de poète. D'ailleurs, mon style, dans cet ouvrage historique, je l'ai voulu aussi soigné que mes poèmes.

**De toutes façons, ce qui est évident pour le lecteur de la *Vie de Sade*, c'est que ce livre – qui est rigoureusement exact du point de vue historique – n'est pas, en effet, écrit comme un ouvrage historique et ce qui m'a beaucoup frappé, par exemple, c'est ce fait que vous donnez à la fin du livre, ce récit de votre première visite à Lacoste qui n'est pas votre première rencontre avec Sade mais, disons, qui est votre première rencontre avec *l'homme Sade*.**

Ma première rencontre mystique peut-être, disons cela, oui... Il y a pour moi un axiome fondamental : je dis qu'il n'y a rien d'ineffable. Tout, au moyen du langage, peut être dit et j'ajouterais ceci, c'est que l'espèce de lieu commun qui consiste à dire : « Les paroles sont incapables d'exprimer », ou alors ces deux vers d'un poète parnassien qui dit : « Mes vers ne valent pas les vers rêvés : l'idée, / Lorsque je l'ai saisie entre mes bras humains, / N'a plus son charme amer de vierge impossédée. »<sup>1</sup> Je dis que c'est le contraire. Moi je pense que la « vierge impossédée » c'est l'idée, l'émotion quand elle n'a pas été traduite.

(extrait musical)

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'Éphraïm Mikhaël (1866-1890).

(lecture)

L'écriture automatique c'est l'écume de la sensibilité. Au contraire, le langage doit creuser sans cesse : ce n'est pas la surface qui compte, c'est la profondeur. Il faut creuser, creuser et au moyen d'un effort absolument fantastique, puisque l'effort de la poésie, je le compare à l'effort de quelqu'un qui aurait à chercher un diamant au milieu d'une tonne de charbon. Que de pelletées, que de poids il faut qu'il remue pour trouver ce diamant ! Eh bien, on le trouve toujours !

**Mais quand vous dites : « Il faut creuser, creuser », le travail que vous soulignez là, quel en est le matériau ? Est-ce que c'est la langue ou est-ce que c'est l'émotion que vous voulez rendre ?**

C'est évidemment l'émotion mais la langue en est capable.

(extrait musical)

(lecture)

**Est-ce que vous accepteriez comme exemple de très belle restitution du passé les *Chimères* de Nerval, par exemple ?**

Vous voulez bien désigner les poésies de Nerval ?

**Oui.**

Je suis très embarrassé par cette question parce que, figurez-vous, je suis le seul peut-être de cette opinion... C'est une poésie qui ne m'a jamais touché. De Gérard de Nerval j'aime le nom, les titres (*Pantoufle, Les Filles du feu*) mais je vous avouerais que ses sonnets pour moi sont illisibles ! J'ai presque honte et peur de dire cela parce que je me ferai détester mais quand je lis : « Je suis le ténébreux, - le veuf, - l'inconsolé / Le prince d'Aquitaine à la tour abolie », je trouve ça très emphatique. *Aurélia* c'est évidemment un très grand chef-d'œuvre mais ses poésies rimées, ses sonnets, pour ma part, je ne peux pas en être touché.

(extrait musical)

**Tout à l'heure, je faisais allusion à votre rencontre avec Lacoste, j'aimerais lire ces quelques lignes...**

Si vous voulez mais je dois vous indiquer ceci, c'est qu'actuellement, le château de Lacoste est le dernier lieu où j'irais et même je n'irai jamais ! Les ruines du château ont été tellement abîmées : on a coulé du béton, on a fait une reconstitution absurde ! Je n'irai pas à Lacoste, de même que je n'irais pas dans une maison de tolérance où je saurais que la femme que j'ai aimée est prostituée ! Le Lacoste dont vous avez parlé est celui qui n'avait pas encore été pollué.

**De toutes façons, je ne voulais pas vous citer pour le lieu mais simplement pour ce que vos phrases retiennent de la rencontre : « Lorsque le samedi 21 novembre 1942, après avoir franchi la ceinture fantomatique du haut-village de Lacoste, nous arrivâmes au pied de la façade orientale du château de Sade, un saisissement inconnu me fit chanceler dans la blancheur. Le glaive antiphysique d'Héraclite venait d'anéantir pour notre ivresse la rampante contradiction entre jadis et aujourd'hui. » Lisant ces lignes, on est introduit, me semble-t-il, à la fois à votre travail sur Sade et à vos poèmes.**

Il me semble aussi... Vous savez, je n'ai pas tellement envie de parler de mes poèmes. J'aime parler des auteurs. Je trouve qu'il est beau d'avoir lu beaucoup d'auteurs, depuis Homère jusqu'à nos jours. Cela nous fait une espèce de grand manteau, de grande traîne, cela nous rend majestueux. On est en quelque sorte comptable du génie de ces hommes. Je vois la littérature universelle depuis Homère jusqu'à nos jours comme si je survolais une vaste contrée où la sensibilité serait représentée par des fleuves avec leurs affluents. L'histoire de la littérature c'est l'histoire naturelle de la sensibilité humaine. Vous avez des poètes que l'on lit maintenant difficilement, comme Lamartine, par exemple, qui a toutefois de très belles pages. On ne comprendrait pas ce qu'il s'est passé dans la littérature française s'il n'y avait pas eu Lamartine. En 1820, il a opéré dans la sensibilité un changement aussi important que Rimbaud à son époque.

Lamartine était très doué, il a beaucoup écrit. Il y a des faiblesses mais c'est toujours émouvant.

Il y a, dans la poésie française du XIX<sup>ème</sup> siècle, un être que j'exècre, c'est Victor Hugo. J'ai dit quelque part que Victor Hugo était le contrepied de Baudelaire. Il spéculait toujours sur ce qu'il y a de plus grossier, de plus emphatique, de plus grimaçant. Récemment, à la télévision, j'ai entendu quelques scènes d'*Hernani* : il semble que tout ce qu'il peut y avoir de vil dans des opérations d'esprit, dans le langage, dans les façons de dire quelque chose, sont encloses chez Victor Hugo. À la « bataille d'Hernani », c'étaient les Classiques qui avaient raison. La seule œuvre de Victor Hugo qui mérite de vivre, c'est son fils, François-Victor Hugo, qui a traduit Shakespeare d'une façon admirable.

(extrait musical)

En rangeant mes papiers, j'ai trouvé des documents surréalistes. Il y avait, dans une colonne, « Lisez..., ne lisez pas... » Je me suis amusé à commencer une chose semblable mais j'ai voulu qu'en même temps, cela ait une signification. Alors je mets, par exemple :

Ne lisez pas Guillaume Apollinaire, dont Cravan a dit : « Guillaume Apollinaire, ce Catulle Mendès ! » Guillaume Apollinaire est un poète de quatrième ordre. C'est déjà quelque chose d'être un poète de quatrième ordre.

Ne lisez pas Guillaume Apollinaire, alors par une espèce de préciosité, de paradoxe, on pourrait dire, lisez Sidoine Apollinaire qui était un poète du VI<sup>ème</sup> siècle – ce ne serait qu'amusant – alors je dis : Ne lisez pas Guillaume Apollinaire, lisez Alfred Jarry.

Ne lisez pas Voltaire, lisez Fontenelle. C'est curieux, je n'arrive pas à détester personnellement les écrivains antérieurs à la Révolution... Il n'y en a qu'un seul, c'est Voltaire : je ne l'aime pas ! Alors je dis : ne lisez pas Voltaire, lisez Fontenelle – je signale que Nietzsche aimait beaucoup Fontenelle.

Ne lisez pas Victor Hugo, lisez Fontenelle. Je l'ai dit tout à l'heure : Victor Hugo, le contrepied de Baudelaire...

Ne lisez pas Honoré de Balzac, lisez Proust.

Ne lisez pas Michelet, lisez Hippolyte Taine.

Ne lisez pas Paul Valéry (il est honorable, bien entendu, mais je le trouve froid...), lisez Paul Claudel.

Ne lisez pas Robespierre, lisez André Chénier, en tant qu'écrivain politique – je mets très haut ses poèmes mais là n'est pas la question.

Ne lisez pas Giraudoux, en tant qu'homme de théâtre, lisez John Millington Synge, dont la dernière édition a paru en 42 chez Gallimard qui ne l'a jamais réimprimée.

Ne lisez pas Gide, lisez Arthur Cravan.

Je vous ai dit ça pour nous détendre un peu mais le jeu est amusant...

**En somme, Victor Hugo est pour vous le Napoléon de la littérature, si je m'en réfère à votre portrait de Napoléon ? (rires)**

Ah oui ! Voilà un homme que je hais, oui ! Le goujat à manteau d'abeilles, le chien fécal de brumaire, le sanglant usurpateur...

**Vous n'êtes pas tendre, non plus, pour la plupart des révolutionnaires...**

Ce n'est pas en tant que révolutionnaires. Sade a été le plus grand révolutionnaire puisque j'ai dit que les révolutions étaient toujours en retard sur lui. Je hais la terreur, je hais les massacres.

(lecture)

**Qu'est-ce que l' « anti-événement » dont vous faites l'éloge ?**

L'anti-événement, cela touche un épisode de la vie de Sade mais c'est une chose qui m'a toujours troublé : ce qui est, d'une part, et ce qui aurait pu être, qui ne sont séparés que par une mince pellicule. Vous êtes dans la rue, vous êtes sur le trottoir, vous vous préparez à passer sur la chaussée ; à ce moment, arrive une voiture, vous avez la chance de pouvoir l'éviter. Il y avait vraiment autant de chances pour que vous soyez massacré par la voiture que d'en avoir été épargné. Je trouve cela prodigieux parce que votre chance était tellement minime que par l'imagination, vous pouvez vous représenter blessé, mourant, transporté à l'hôpital et l'homme qui a été épargné a pu rentrer chez lui.

## **Est-ce qu'au fond, vos poèmes sont un anti-événement ?**

Absolument pas, non. C'est une des formes de ma sensibilité. L'anti-événement, là, je l'applique à Sade mais j'y pense sans cesse. Je pense que « ce qui aurait pu être » et « ce qui est » sont souvent séparés par une limite tellement mince que c'est prodigieux ! Quelqu'un qui évite une voiture par miracle, il l'a évitée de si peu qu'il se peut qu'un autre lui-même soit conduit à l'hôpital, et réciproquement, Quelqu'un qui a le malheur d'être blessé, renversé par une voiture, sur son lit d'hôpital dit : « Mais ce n'est pas possible, un autre moi-même rentre dans sa maison ! »

**Tout à l'heure, lorsque vous exposiez vos raisons d'écrire, en quelque sorte, je croyais voir là une espèce d'anti-événement dans la mesure où, à travers ce que vous avez dit, « ce qui est » n'est pas tout à fait tant que ce n'est pas écrit.**

Je n'avais pas songé à cela mais, évidemment, il y a un lien – que vous indiquez – qui m'intéresse et auquel je n'avais pas songé.

**Donc vous acceptez ?**

Ah oui, je l'accepte.

**On pourrait étendre les choses à l'Histoire en ce sens que lorsque vous rencontrez Sade – c'est peut-être une des choses qui me fascinent le plus – vous disiez : « Sade n'existait qu'au dixième. » Ne pourrait-on pas dire qu'il y a dans le passé des choses dont nous sommes l'avenir ? Et ces choses nous attendent pour être... Ces choses sont passées, évidemment, comme le reste mais elles sont là comme en réserve d'avenir. Pour parler grossièrement, chaque moment se cherche des ancêtres dans le passé et fait surgir du passé une lecture qui n'avait pas encore été faite.**

Oui, cette considération est émouvante...

**En un sens, vous étiez l'avenir de Sade ?**

Je dois vous dire d'ailleurs qu'il y a une chose paradoxale : j'avais lu Sade, je l'aimais mais enfin pas outre mesure. Pendant la guerre, je me suis trouvé dans un village qui faisait face à celui de Lacoste et à ce moment-là, c'était l'époque la plus tragique, la plus désespérante de l'Occupation. Ce château, ces ruines que je voyais et conséquemment, celui qui les avait habitées, m'a paru le symbole même de la liberté que nous avons perdue et dont il s'est fallu de peu que nous l'ayons perdue éternellement avec la vie. Alors Sade a été pour moi le symbole de la liberté. D'autre part, à cette époque, j'ai connu quelqu'un que j'aimai. Lorsque je suis rentré à Paris, la guerre finie, je me suis senti une espèce de dette envers Sade qui m'avait soutenu. Je ne connaissais pas tous ses ouvrages. Pour moi, c'était la liberté et c'était l'amour. Le hasard a fait qu'on m'a confié des documents, des lettres inédites. J'ai publié dix volumes d'inédits de Sade. Il y a peu d'historiens de la littérature qui ont la chance de pouvoir publier dix volumes d'inédits d'un homme de cette importance. En somme, Sade avait un devenir qui allait être moi-même – ce que je dis sans orgueil. Oui, c'est vrai, je suis très touché de cette réflexion...